

Sept disques pour raconter comment Bowie sauva Iggy Pop

Musique » Un plaisant coffret revient sur la générosité dont fit preuve le dandy anglais envers le rocker américain.

S'il devait évoquer cette histoire, le journaliste Robert Greenfield (*STP: A travers l'Amérique avec les Rolling Stones*) parlerait d'un conte du paradis rock'n'rollien. Fermons les yeux, montons le son et filons en 1976. David Bowie, qui vient de se réinventer outre-Atlantique en prince translucide de la soul blanche (*Young Americans*) et du funk robotique (*Station To Station*) est de retour en Europe. Dans ses valises, une montagne de cocaïne et un prince déchu du nom d'Iggy Pop. Oui, le leader des Stooges, mis à mal par l'échec commercial de son

groupe, n'est plus qu'une épave en attente du prochain shoot.

Une déchéance qui bouleverse Bowie, lequel, rappelons-nous, avait produit *Raw Power*, l'ultime album des Stooges. Cette fois, le dandy britannique souhaite, sans perdre de vue sa propre carrière, sortir son pote génial du caniveau. L'été venu, le duo s'installe dans le studio d'Hérouville, non loin de Paris. Là, tout en posant les bases de son futur album *Low*, Bowie va remettre Iggy sur de bons rails. Ravi de composer à nouveau, ce dernier diminue sa consommation de drogue et signe sans forcer des hymnes magnétiques tels que *Sister Midnight*, *Funtime*, *Nightclubbing* ou encore *China Girl*. Une rengaine irrésistible (que Bowie transformera la



Bowie, à droite, a sauvé son pote Iggy. DR

décennie suivante en hymne planétaire) inspirée par la fiancée asiatique de Jacques Higelin, qui enregistrait dans un studio voisin...

Les bases posées, David et Iggy vont ensuite filer à Berlin pour y emménager au 155 de la Hauptstrasse. Le reste n'est que légendes plus ou moins

vérifiables. Une certitude: au-delà de nombreuses soirées torrides et alcoolisées, les compères tombés sous le charme de Kraftwerk vont boucler des albums durs et néanmoins mélodieux, portés par des rythmiques froides annonçant la New Wave et la Cold Wave. *The Bowie Years*, un joli coffret de 7 CD, s'intéresse exclusivement aux albums publiés par Iggy durant ce qu'on nomme la «période berlinoise» même si, à l'exception de l'album *Lust For Life* qui contient le tube *The Passenger*, tous les autres disques ont été finalisés hors des frontières allemandes.

On retrouve donc ici, formidablement remastérisés, les fabuleux *The Idiot* et *Lust For Life* ainsi que l'incendiaire live

TV Eyes tout au long duquel Bowie se dévoue pour accompagner son ami au piano. Pour faire bonne mesure, les archivistes proposent sur quatre autres galettes des concerts bruts de décoffrage et des sessions studio qui distillent un bonheur d'être ensemble et de faire de la musique incomparable. Une histoire belle à pleurer, souvenir d'un temps où même la star la plus en vogue savait voir au-delà de son compte en banque. »

JEAN-PHILIPPE BERNARD



» Iggy Pop, *The Bowie Years*, Virgin.

Depuis 20 ans, André Kuenzy dépayse son personnage mou et muet à travers le monde. Une facétie sérieuse qui, ces jours, déambule à Vevey

L'HOMME BLEU, POÈME QUI VA

« THIERRY RABOUD

Rencontre » C'est une abstraction qui se promène. «T'as pas chaud là?» lance un râleur clope au bec. D'autres se marrent un peu ou feignent l'indifférence. Deux touristes le prennent en photo, un chien dubitatif renifle son mollet de latex. Un garagiste rigolard veut lui mettre des claques, trois enfants s'émerveillent. Lui se tait, déambule dans la beauté de l'inutile.

A Vevey, on suit l'Homme bleu, ce personnage à tête de périscope, aux allures molles de plongeur dégingandé. «Attention la voiture à gauche!» lance soudain Lucas Vuitel, son assistant-photographe, tandis que le débonnaire outremer traverse la rue, n'y voyant rien. «Oui, c'est parfois tendu de l'accompagner... Il ne parle pas, je dois donc faire l'interprète, expliquer aux gens qui il est, gérer s'il y a un problème. Et comme il peut être assez torde, je ne sais jamais où il va m'emmener», souffle son compagnon du jour, photographe de presse pour *Arcinfo*.

Le grand incongru palmipède erre parmi les visiteurs du Festival Images, d'une rencontre à l'autre. Comme si de rien n'était – alors la gêne se dilue, et l'insolite est une joie faufilee dans le quotidien. Puis il prend la pose aux côtés des inconnus qui viendront rejoindre son immense livre aux souvenirs, ouvert il y a 20 ans. On s'y plonge, tandis que le personnage va se jeter au lac entre deux hippocampes, enfin prendre une douche pour laver la fatigue d'une matinée en bleu de chauffe.

Un sauna à Malmö

Sa maison est un pavillon couleur Klein, posé à Vevey après avoir été érigé à Neuchâtel puis présenté à Nantes. A l'intérieur s'expose la mémoire du pérégrin, se déploie sa geste improbable en 34 images comme autant de voyages, de surgissements. On y voit l'Homme bleu sur une moto de police à Mexico, dans le métro de Tokyo, jouant au foot à Dakar, toisant la statue de la Liberté, marchant dans la neige de Saint-Petersbourg, dormant à Rolle devant chez Godard, qui n'en avait rien à faire. Puis encore à la sortie d'un sauna à Malmö, parmi les hommes humides: eux rougis dans leur plus simple appareil, lui toujours bleu de cette peau qui le protège et le différencie, tout aussi naturel. Partout il s'impose, muet comme une évidence.



Ce n'est pas une performance artistique, c'est un catalyseur d'histoires, un incongru qui émerveille. Lucas Vuitel

A quelques pas de là, sur une terrasse, heureusement il se livre un peu. Débarrassé des 15 kilos de son costume, tee-shirt néanmoins bleu, regard également: André Kuenzy. «Au début je refusais de rencontrer des journalistes pour parler du projet, je voulais que cela reste énigmatique. Mais désormais j'ai envie de le partager», confie le Neuchâtelois, discret bavard qu'un jour, un peu par hasard, s'est inventé un alter ego. En 2000, cet architecte désillusionné sortait de six mois sabbatiques lorsqu'il a reçu pour mandat d'apporter une touche artistique à la billetterie électronique de la

«J'ai immédiatement aimé cette manière d'échapper à toute explication»

André Kuenzy

future exposition nationale. Pour Expo.01 puis 02, il imagine alors une famille en combinaison de plongée, pose sur fond bleu ses enfants et sa cousine actrice (qui finira méchante dans *Game of Thrones*), avec l'idée de les immerger en paysages numériques.

«Comme cette expérience m'a bien plu, je me suis acheté une combinaison de plongée bleue et suis parti me promener à Bâle, dans le paysage urbain. Je pétais de trouille, mais j'ai immédiatement aimé cette manière d'échapper à toute explication.» Peu à peu le costume évolue, le Néoprène se recouvre de latex, la trompe grandit, les jambes se pro-

longent en savates, l'œil devient caméra. Une anatomie comme une intrigue, qu'il posera ensuite au cœur de Londres.

Sous le regard de la foule, l'Homme bleu s'affirme, puis se tait à jamais. «Je me suis posé sur une chaise abandonnée dans un parc. Une grand-maman est arrivée, m'a demandé: «Are you doing a kind of performance art?» Je n'ai pas osé répondre, et c'est là que j'ai découvert que l'Homme bleu était muet. Depuis, je n'ai plus parlé, car j'ai compris que c'était une sorte de proposition dont chacun peut faire ce que bon lui semble. Il faut éviter d'amener trop de sens.»

Ni concept ni théorie

Non, ce n'est pas une performance artistique. C'est une facétie sérieuse, une futilité qui nous démasque et révèle ce que nous sommes. En Asie, on lui donne spontanément de la nourriture pour l'appriivoiser. En Inde, lorsqu'il arrive, tout le monde s'arrête et se met à le suivre. Le passant suisse, lui, est réservé: son refus est aussi calme que son assentiment. A travers les cultures et les continents, l'architecte a ainsi dépaycé son avatar céruleen pendant deux décennies, avec toujours le trac au ventre mais l'intense satisfaction d'ouvrir des parenthèses dans la frénétique marche du monde.

Des escapades nées au gré des amitiés, et qui s'ouvrent en infinies anecdotes. Alors il ne se tait plus du tout, André Kuenzy, comme égaré dans sa «boîte à histoires» d'où remontent ces cartes postales envoyées à un auteur de polar mexicain qui finira par l'inviter, ces kilomètres parcourus sous la morsure du soleil sénégalais, ce film tourné en Thaïlande avec son fils réalisateur, cette séance de 30 heures en costume, ce voyage enfermé dans le coffre d'une voiture direction Paris...

Un jusqu'au-boutisme qui, arrivé à la cinquantaine, finit par s'émousser. «Je suis moins dogmatique aujourd'hui, je me suis un peu assagi. Cela me dérange moins si les gens me voient m'habiller, par exemple. Après tout c'est un projet vivant», note le Neuchâtelois.

En lui vit l'Homme bleu, personnage devenu partie de son identité. André Kuenzy ne s'en explique pas, dit la candeur de son plaisir partagé, n'affirme aucun concept, refuse toute théorie. L'Homme bleu est un poème qui va. Il est, et c'est déjà beaucoup. »

» A voir au Festival Images, Vevey, jusqu'au 27 septembre.